

*Au retour d'Orléans
Bonne, auquel me rattache
la "défense et illustration"
de l'indépendance nationale*

TARASCOA

Quelques Provençaux

émigrés à PHILADELPHIE

à la fin du XVIII^e siècle

--from [revue municipale] Marseille,

3^e série, N^o 118 (1979).

Fondée en 1682 par le quaker William Penn au confluent de la Schuylkill et de la Delaware dont la profondeur permit d'établir un grand port, Philadelphie s'accrut considérablement au XVIII^e siècle au point de devenir le centre économique mais aussi artistique et culturel des colonies anglaises d'Amérique du Nord. La première gazette, imprimée par Benjamin Franklin, y parut en 1729, le premier magazine en 1741 et le premier quotidien en 1784. La population y devenait aussi de plus en plus nombreuse au fil des années. Précédés sur les bords de la Delaware par les Suédois de Peter Minuit et les Hollandais de Peter Stuyvesant, les Anglais de William Penn avaient été bientôt rejoints en effet par les Allemands de Daniel Pastorius, originaires de Crefeld en Rhénanie, et par plusieurs huguenots français fuyant les persécutions. Cultivant et diffusant des préceptes de liberté civile et religieuse, tout en défendant les intérêts de ses colons, la « ville de l'amour fraternel » ne tarda pas à prendre la tête du mouvement insurrectionnel contre la mère patrie, accueillant les premiers Congrès continentaux en 1774 et 1775, organisant une garde municipale puis une milice révolutionnaire pour aboutir finalement à la proclamation de l'indépendance au son de sa « Liberty Bell », le 4 juillet 1776.

L'histoire d'Etienne Girard (1750-1831), ce capitaine bordelais débarqué précisément ce jour-là à Philadelphie et qui, devenu multimillionnaire, légua une fortune colossale à sa ville adoptive pour la fondation, entre autres, d'un grand orphelinat laïque a été récemment racontée dans un recueil de nouvelles à sensation¹. Peu après l'indépendance, un autre capitaine, des Sables-d'Olonne celui-là, donna le jour à un autre émigré de marque : le célèbre ornithologiste Jean-Jacques Audubon (1785-1851) dont la première résidence aux Etats-Unis fut la ferme de « Mill

Grove », dans la grande banlieue de Philadelphie, où il commença à étudier la nature et les oiseaux et où il fit la connaissance de Lucy Bakewell sa future épouse. Plus proche de la Provence, le Languedoc apporta aussi une contribution appréciable à l'intelligentsia de la métropole pennsylvanienne. Le philanthrope Antoine Bénézet (1713-1784), né à Saint-Quentin mais de souche languedocienne, secourut les Acadiens chassés du Canada par les Anglais en 1755. Jean Bouvier (1787-1851), natif de Codognan dans le Gard, suivit ses parents émigrés à Philadelphie pour raison politique en 1802. Après avoir été archiviste de la ville puis juge à la cour d'assises, il devint un juriconsulte éminent auteur de plusieurs ouvrages dont « Les fondements du droit américain » et un « Dictionnaire du droit »². Son contemporain Thomas Say (1787-1834), né à Philadelphie mais également d'origine languedocienne, son bisaïeul ayant fui la France après la révocation de l'Edit de Nantes, est considéré comme le père de l'entomologie américaine. Et on peut lui adjoindre un autre grand naturaliste en la personne de Constantin Rafinesque (1783-1840) établi à Philadelphie de 1802 à 1804 puis de 1826 à sa mort, Cévenol et Marseillais par ses ascendants paternels, dont la vie a été récemment évoquée ici même³. En dehors de lui, dont nous ne reparlerons qu'incidemment, nous avons retrouvé, parmi les Français émigrés outre-Atlantique à la fin du XVIII^e siècle, cinq Provençaux dont l'Histoire de Philadelphie a retenu les noms. Beaucoup d'autres, « les obscurs, les sans-grade » de l'émigration, avaient sans doute mis, avec autant d'ardeur, leurs forces vives au service de la ville des quakers promue au rang de capitale fédérale de 1790 à 1800. A leur mémoire, anonyme mais chère, nous dédions cette étude consacrée à leurs compagnons privilégiés par le sort ou la fortune⁴.

Le docteur Jean-Armentaire Monge, de Thorame-Basse (1760-1827)

A Thorame-Basse, joli village de 900 habitants de la viguerie de Colmars, dans la vallée fertile où naît l'Issole, le muletier Gaspard Monge convoie jusqu'à Castellane et Barcelonnette les produits du terroir (blé, fromage, laine) et en ramène des objets manufacturés. Le 8 février 1760, son épouse Marthe Rolland lui donne un fils tenu le jour même sur les fonts baptismaux de de l'église Saint-Pierre-ès-liens par son oncle Jean-Illuminé Monge. D'où provient cet étrange prénom ? Descend-il d'un membre de la secte des illuminés ou autres quietistes répandus en France, en Espagne et en Bavière durant tout le XVII^e siècle ? Toujours est-il que Jean-Illuminé affuble son jeune filleul du prénom tout aussi peu banal de Jean-Armentaire ! (Et saint-Armentaire, premier évêque d'Antibes (vers 450) et patron de la ville de Draguignan, connu pour ses « merveilleuses pérégrinations va porter bonheur au Fils du muletier en le vouant tout naturellement aux migrations lointaines). Doué pour les études, il est confié, avant sa dix-huitième année, à son parrain Jean-Illuminé établi comme négociant à Marseille, rue Saint-Ferréol, depuis 1764⁵. Là, il étudie la médecine sous la direction d'éminents professeurs : le maître-chirurgien Paul Cuizin et le Dr Pierre Mélicy (1732-1804), enfant trouvé de l'Hôtel-Dieu, nommé chirurgien ordinaire et démonstrateur d'anatomie de cet hôpital dès 1765. Ses études terminées, Jean-Armentaire Monge sollicite et obtient en 1781 un emploi de chirurgien à l'Hôpital de la Marine de Rochefort où, après un bref séjour, il décide d'exercer à bord d'un bâtiment de guerre en route pour l'Amérique. Jusqu'au terme de la guerre d'Indépendance, il reste attaché aux forces navales

françaises puis, après la victoire de Yorktown, il se fixe aux Etats-Unis. Il entreprend alors un long voyage dans l'intérieur de la Pennsylvanie et le long des rives de l'Ohio qui le conduit jusqu'à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane française, où il envisage de s'établir. Cependant, cette région ne répondant pas à son attente, il préfère se rendre aux Antilles françaises et débarque à Saint-Domingue en 1785. Huit ans plus tard, peut-être à cause des troubles créés depuis 1791 par l'insurrection des esclaves, il gagne Philadelphie alors en pleine épidémie de fièvre jaune. Bien que non entraîné à lutter contre ce terrible fléau, il le combat avec courage et sagacité, sauvant de nombreuses vies notamment parmi les enfants. Et cette lutte devra se répéter à de nombreuses reprises... Estimé comme médecin, aimé en tant qu'individu, il saura sans fortune et sans relations accéder à la plus haute notoriété - son élection à l'Académie de Médecine de Madrid en portant témoignage - et son nom restera attaché à l'histoire médicale de Philadelphie. Atteint de pneumonie chronique dès 1798, la deuxième moitié de sa vie sera assombrie par les désordres en résultant : toux quasi permanente, fièvre, asthénie. Gagné peu à peu par un œdème du thorax et de l'abdomen, il mourra dans sa ville d'adoption le 20 mai 1827, à l'âge de 67 ans.

Louis Crousillat de Salon 1757-1836

A Salon, capitale de l'huile et du savon, Elisabeth Jourdan, femme du maître-boulangier Jean-Antoine Crousillat, a accouché le 30 juin 1757 d'un garçon qui a été baptisé le lendemain en l'église Saint-Michel sous les prénoms de Louis Martial Jacques⁶. A l'âge de 23 ans, abandonnant la boulangerie et le négoce des farines à son frère aîné Nicolas, il a décidé de gagner le Nouveau-Monde alors en pleine effervescence. Débarqué à Philadelphie en novembre 1780, il obtient, grâce à l'appui d'un officier du comte de Rochambeau, un emploi de commis aux vivres de l'armée américaine à

West Point. Durant 18 mois, au cours desquels la guerre d'Indépendance bat son plein, il parcourt le New-Jersey et la Pennsylvanie en quête de provisions de bouche qu'il convoie ensuite jusqu'à leurs destinataires. A la fin des hostilités, ayant donné toute satisfaction à ses employeurs, Louis Crousillat se trouve à la tête d'un pécule de 7.000 dollars, une petite fortune pour l'époque, représentant le montant de ses commissions. Impressionné par l'essor économique du port pennsylvanien, il décide alors de retourner en Provence pour établir des relations commerciales avec des négociants marseillais. Effectué au printemps 1783, ce voyage d'affaires lui permettra naturellement de revoir ses parents et amis à Salon mais ce sera en fait une visite d'adieux. Rentré à Philadelphie, il commence son négoce dans des conditions particulièrement favorables ; en effet, tandis que le gouvernement français diffuse un mémoire encourageant le commerce avec les Etats-Unis, l'Etat de Pennsylvanie abolit divers droits établis sur les vins pendant la guerre. Louis Crousillat importe non seulement du vin et de l'eau-de-vie mais aussi de la porcelaine française appelée à connaître un franc et rapide succès. Le premier lot est enlevé en quelques jours chez un détaillant français du centre ville qui passera ensuite des commandes de plus en plus importantes, éclipsant bientôt les importations de porcelaines indiennes. Les navires à destination de Marseille partent chargés de tabac mais aussi de riz, de blé tendre - à petits grains ronds et roux - et de farines dont certaines aboutissent peut-être dans les entrepôts de Nicolas Crousillat à Salon. Réussissant ainsi au-delà de ses espérances, son frère Louis ne va pas tarder à sacrifier à la tradition provençale de la bastide. En 1794, il achète au sieur Mulligan une ferme dénommée « Point Breeze » sise sur les bords de la Schuylkill, au sud de la ville⁷. Sur sa terre fertile, il va créer et faire prospérer des jardins, des pépinières et des vergers. Importé de France de jeunes plants, pratiquant des greffes, il va produire les premiers fruits de qualité que la Pennsylvanie ait jamais

connus et qui vont progressivement remplacer les espèces spontanées. Louis Crousillat introduit notamment, en les faisant venir sans doute de son terroir natal, plusieurs variétés de fraises succulentes dont la culture se répandra peu à peu dans tout le continent nord-américain. Ces essais réussis d'acclimatation seront bientôt imités par d'autres émigrés français dont Etienne Girard de Bordeaux, Jacques Marie Roset de Lyon et Louis Clapier de La-Bastide-des-Jourdans dont nous aurons à reparler. Ainsi se dissémineront depuis Philadelphie fraises, vignes, figuiers, tomates et cantaloups. On peut noter qu'en contrepartie c'est précisément au jardin botanique de Salon, fondé par Fusée-Aublet peu de temps avant sa mort (1778), que furent acclimatés le tulipier de Virginie, le catalpa de Caroline, la verveine d'Amérique, etc...⁸. Voilà certes un échange de bons procédés ! D'un naturel généreux, Louis Crousillat distribue largement à ses amis et voisins les fruits et les fleurs de sa bastide ; de plus, sa fortune lui permet quelquefois d'effacer d'un trait de plume de coquettes créances s'il estime que son débiteur en vaut la peine. D'une grande hardiesse mais aussi d'une honnêteté scrupuleuse dans sa profession, bienveillant, hospitalier, charitable, il s'attirera la sympathie de ses concitoyens et sera unanimement regretté après sa mort, survenue le 12 juillet 1836 dans sa quatre-vingtième année. A Salon, sa ville natale, son nom sera honoré mais en la personne de son petit-neveu (un petit-fils de Nicolas), le félibre Antoine Blaise Crousillat (1814-1899) qui, par ses poèmes, « fera la renommée de la Touloubre »⁹.

Les frères Louis et Jean Tarascon, de Cabannes

Né le 23 novembre 1687 à Cabannes, un bourg de 1.000 habitants entre Orgon et Cavaillon, Florent Tarascon, fils de Jean et de Pierrette Avi, avait été pourvu en 1734 d'une charge de notaire royal après avoir été premier consul de sa ville en 1719. De son mariage avec Jeanne Martin, célébré le 17 juin 1715, il avait eu plusieurs gar-

çons dont le cadet Henry, né le 23 septembre 1721, avait pris sa succession à l'étude en 1747. Deux ans après, le 21 juillet 1749, Henry Tarascon épousait sa petite-cousine Esprit Rose Gillot qui devait lui donner trois filles et trois garçons : Jean Henry Florent, Louis Anastase et Jean Antoine. Si nous perdons la trace du premier, ne figurant pas en tout cas parmi les tabellions de Cabannes, nous allons retrouver à Philadelphie celle des deux autres ¹⁰.

Négociants entreprenants

Louis Anastase Tarascon, né le 10 février 1759, établi à Marseille sous la Révolution, émigre à l'époque de la Terreur et débarque à Philadelphie en 1794. Peut-être sur les conseils du Salonnais Louis Crousillat, il se lance dans le négoce et, associé avec son compatriote Victor Journal, il commence à importer de grandes quantités d'étoffes - des soieries notamment - et d'autres marchandises en provenance de France et d'Allemagne. Très entreprenant et bientôt récompensé de ses efforts par une situation confortable, il demande en 1799 à deux de ses employés d'origine française - Charles Brugière et Jacques Berthoud - d'aller explorer les cours de l'Ohio et du Mississippi de Pittsburgh à La Nouvelle-Orléans. Cela, afin de savoir s'il est possible de faire sortir des navires tout gréés de Pittsburgh et de leur faire descendre ces deux fleuves jusqu'au Golfe du Mexique à destination des Antilles puis de l'Europe. Les deux hommes étant revenus à Philadelphie avec une réponse positive, Louis Tarascon s'associe avec eux et avec son frère cadet Jean Antoine, né à Cabannes le 1^{er} avril 1765, qui l'a rejoint depuis peu aux Etats-Unis. Une compagnie est fondée dont le siège est à Philadelphie, au n° 51 de Font Street, mais qui installe à Pittsburgh de vastes entrepôts, des magasins de vente en gros et au détail, un chantier de constructions navales, des ateliers pour la fabrication d'ancres, de gréements et de voiles... bref tout ce qu'il faut pour équiper des vaisseaux de haute mer. En 1801, au terme de la

première année d'exploitation, le schooner « Amity », jaugeant 120 tonneaux, et le vaisseau « Pittsburgh », 250 tonneaux, sont lancés. Chargés de farine, ils sont expédiés l'un à Saint-Thomas (Iles Vierges), l'autre à Philadelphie puis dirigés sur Bordeaux et rapatriés avec une cargaison de vin, de cognac et autres produits français. L'année suivante est construit un brick de 250 tonneaux le « Nanino » puis, en 1803, le « Louisiana » de 300 tonneaux et enfin, en 1804, le « Western Trader » de 400 tonneaux. Dans l'intervalle, des événements ont endeuillé ou réjoui les frères Tarascon. Le 1^{er} juillet 1802 en l'église catholique Saint-Augustin de Philadelphie, Jean Antoine a épousé Elizabeth Bertrand Lapointe, « fille légitime de feu Jean-Baptiste Bertrand De la Pointe (sic) et de sa femme « dame » Louise de Colmesnil, native de la paroisse de Saint-Jérôme de la-Petite-Nièvre, à l'ouest de la portion française de Saint-Domingue ». Son frère Louis qui leur a servi de témoin en compagnie de Denis et Achille de Cotineau et de Gabriel de Colmesnil, perd sa propre épouse quatre mois plus tard, le 13 novembre 1802. Enfin, le 7 mai 1803, c'est Charles Brugière, le troisième associé de la firme, qui se marie avec Marie Antoinette Teissière, et Louis Tarascon leur sert également de témoin ¹¹. Quittant bientôt Philadelphie et Pittsburgh pour s'établir à demeure à Louisville sur l'Ohio, dans le Kentucky, les frères Tarascon abandonneront leur affaire d'import-export du 51, Front Street à ce même Charles Brugière associé donénavant avec son beau-frère Antoine Teissière. Et la compagnie Brugière et Teissière va connaître un essor prodigieux. Même durant la guerre anglo-américaine de 1812 et la crise de 1816 provoquée par la faillite des banques du Kentucky, elle demeurera stable et prospère. Nommé directeur de la Banque des U.S.A., Charles Brugière ouvrira en 1823 une succursale de sa compagnie à New York qui finira par supplanter la maison mère, faisant un chiffre d'affaires annuel d'un demi-million de dollars. Mais il n'aura que trois filles (Eloïse, Nathalie et Juliette) et son nom

s'éteindra définitivement après avoir brillé durant 35 ans au firmament du « business » ¹². Entre-temps, Louis et Jean Tarascon fixés à Louisville comme négociants et minotiers sont devenus les figures les plus populaires de la colonie française vivant dans le quartier du port. En juillet 1818, ils reçoivent à bras ouverts une vieille connaissance, le naturaliste Constantin Rafinesque qu'ils avaient accueilli à Philadelphie en 1802 et qui débarque cette fois à Louisville après avoir descendu l'Ohio en péniche depuis Pittsburgh. Invité à loger dans leur moulin, au bord des chutes de l'Ohio, il passera 15 jours durant lesquels il pourra observer et dessiner à loisir la faune du fleuve. Ce séjour sera donc particulièrement favorable pour les collections du naturaliste et pour l'élaboration de ses deux ouvrages consacrés l'un aux Coquillages, l'autre aux Poissons de l'Ohio. Rafinesque continuera ensuite à descendre le fleuve, s'arrêtant trois semaines à Hendersonville où il sera hébergé par Jean-Jacques Aubudon. Le grand peintre des Oiseaux se gaussera des excentricités de son visiteur : son accoutrement bizarre (une longue fauque jaune en nanquin tachée par le suc des plantes, un gilet aux poches énormes, des pantalons étroits boutonnés jusqu'aux chevilles, des chaussettes percées) et il se moquera aussi de sa quête frénétique d'espèces nouvelles. Il lui en voudra surtout d'avoir brisé l'un de ses violons favoris en assommant des chauves-souris qui avaient envahi sa chambre ¹³.

Rafinesque ne reverra plus les frères Tarascon : Jean Antoine mourra en 1825 et son frère aîné le suivra peu après dans la tombe.

Louis Clapier, de la Bastide-des-Jourdans (1763-1837)

Le 26 décembre 1763 est né à La Bastide-des-Jourdans, un bourg de 750 habitants à 16 km au nord de Pertuis mais dans la viguerie de Forcalquier, Jean Louis Etienne Clapier. Septième enfant et cinquième fils de Louis Clapier et de Marie Magdeleine Camerle, il a été baptisé le jour même dans la petite église romane du village.

Jean Louis Etienne Clapier fils legitime de J^o Louis le de l'ann. 1772
 Marie Magdelaine femme de J^o Louis le de l'ann. 1772
 décembre de l'ann. 1772 le parain allé J^o Louis le de l'ann. 1772
 la maison de J^o Louis le de l'ann. 1772
 avec nous
 Clapier
 Clapier
 a elle legitime à J^o Louis le de l'ann. 1772

Acte de baptême de Jean Louis Etienne Clapier en date du 26 décembre 1763.



Eglise Saint-Pierre de La Bastide-des-Jourdans (XII^e - XVII^e siècle) où ont été baptisées des générations de Clapier.

Largement représentés à La Bastide-des-Jourdans à tous les niveaux de l'échelle sociale depuis l'humble laboureur jusqu'au notaire royal, les Clapier sont, quant à cette branche, dans une position fort avantageuse. Louis Clapier père, né en 1712 de père et de grand-père « Bastidan », est négociant. Son frère cadet, Jean-Joseph, né en 1714, a acquis en 1740 une charge de notaire royal dans son village. Quant au benjamin Jean-Claude, né en 1729, il s'est voué à la prêtrise et a été le parrain de l'avant-dernier fils de Louis, son neveu Jean-Claude, malheureusement décédé à l'âge d'un an. Les quatre autres fils du négociant ont survécu mais si les deux premiers (Louis Joseph et Jean) sont restés au village, les deux derniers (François et Jean Louis Etienne) vont se déraciner, à des degrés divers il est vrai¹⁴.

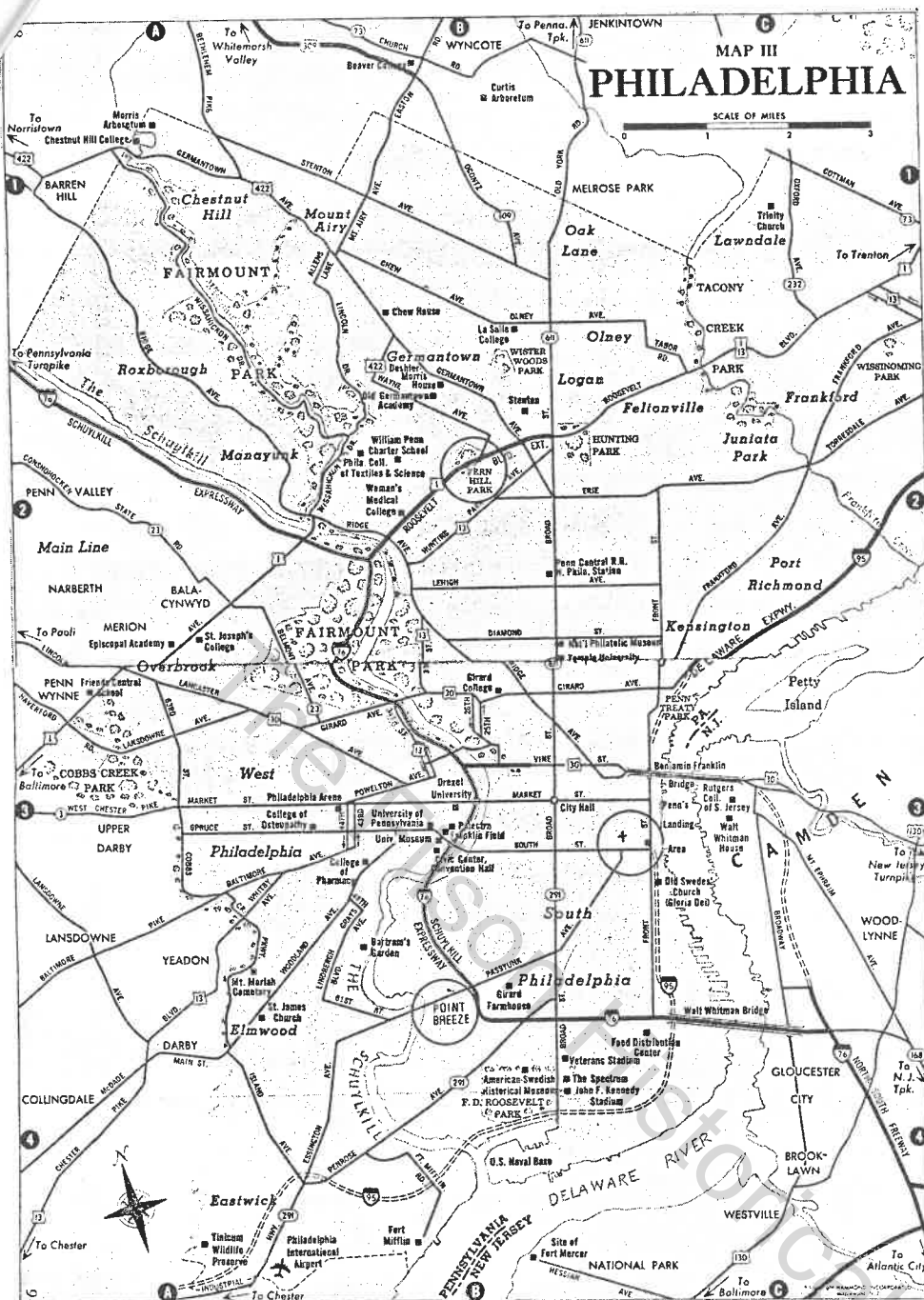
François Clapier, dès l'âge de 19 ans est venu s'établir à Marseille comme marchand toilier et il y a épousé le 1^{er} juillet 1787 en l'église Saint-Martin sa petite-cousine Marie Suzanne Aubert, orpheline de père. A la tête d'un commerce prospère, en relations d'affaires et d'amitié avec quelques notables tels le négociant Joseph-Balthazar Bosonnier, ancien joaillier, et les frères Fremendity, négociants et fabricants de sucre, il traverse la Révolution sans grands problèmes dans sa modeste maison proche des Réformés avec terrasse, jardin et verger « de poupée » (500 m²) ! Lors de la vente aux enchères des biens des émigrés, il se contente d'acquérir le 12 Floréal de l'an III (1^{er} mai 1795) une toute petite parcelle de la propriété des Mon-

tolieu au quartier de Saint-Loup. Puis, le Consulat et les premières années de l'Empire ayant ramené la stabilité politique et une reprise du commerce avec les Etats-Unis d'Amérique dans lequel il s'est lancé, François Clapier fait de nouveau de bonnes affaires et plusieurs placements. Le 21 août 1801, il achète une propriété de trois hectares à Saint-Jérôme à laquelle va s'ajouter, à la fin de 1808, un joli lot immobilier comprenant deux boutiques à la rue Grignan, un hôtel particulier avec jardin dit « maison de Saint-Régis » au 54, rue Paradis, un magasin dans la même rue et enfin une autre propriété de cinq hectares au quartier de la Magdeleine, près de l'ancien chapitre de la Major, où il va faire construire une bastide pour loger à l'aise sa famille¹⁵. En effet, entre 1789 et 1804, son épouse lui a donné une fille, Marie Magdeleine Caroline, et six garçons dont trois seulement parviendront à l'âge adulte. L'aîné, Jean Marie Charles Louis (1789-1855), surnommé « John » et appelé à prendre la succession paternelle, épousera en 1819 Joséphine Adèle Gazeille, fille d'un négociant cannois. De Jean Fortuné, né en 1796, nous aurons à reparler bientôt. Quant à Alexandre Clapier (1798-1891), sa carrière d'avocat et ses fonctions de conseiller municipal, puis de conseiller général et enfin de député sont suffisamment connues pour que nous n'ayons pas à y revenir. Bornons nous à rappeler ici qu'il possédait parfaitement la langue anglaise et qu'il a publié de nombreux articles de droit maritime et d'économie politique dans la « Revue britannique ».

Un an avant son décès, survenu le 11 avril 1826, François Clapier obtiendra de la municipalité l'autorisation d'ouvrir une rue entre le Vieux Chemin de la Magdeleine (actuelle rue Consolat) et sa propriété du Chapitre. Son fils aîné fera ensuite prolonger cette voie, baptisée rue Clapier, en direction de la bastide qui cédera la place, en 1906 au Lycée Longchamp¹⁶. A défaut d'héritiers du nom, Alexandre Clapier n'ayant laissé que trois filles mariées dans la haute bourgeoisie marseillaise et parisienne et ses frères n'ayant pas de la postérité connue, la rue Clapier témoigne seule aujourd'hui dans notre ville de la réussite d'un Bastidan « saisi par le négoce ».

Un baptême de circonstance

A l'époque du mariage de François Clapier, son cadet Jean Louis Etienne, bien plus aventureux, avait déjà gagné Saint-Domingue pour y faire du commerce. Cependant, l'insurrection générale des esclaves haïtiens en août 1791 ayant abouti à la liberté politique des mulâtres puis à l'abolition totale de l'esclavage (décret des 4 avril 1792 et 4 février 1794), la situation était sans doute devenue critique pour de nombreux colons. Ainsi, le 12 mai 1794, on retrouve à Marseille Jean Louis Etienne Clapier qui assiste comme témoin à la déclaration de la naissance de son neveu, le troisième fils de François. En cette période de Terreur, les deux frères qui se qualifient prudemment de « cultivateurs » n'hésitent pas à baptiser le nouveau-né Etienne Mutius Scevola (*sic*) en l'honneur de Quintus Mucius Scaevola (140-82 av. J.-C.) administrateur incorruptible et juriste fameus. Hommage évident à Maximilien Robespierre, l'« incorruptible des temps nouveaux » et à son représentant à Marseille, le proconsul Maignet qui a rétabli depuis deux mois le tribunal révolutionnaire et qui s'apprête à organiser, à l'instar de son modèle, la fête de l'Être suprême. Moins de deux ans plus tard, le 17 février 1796, un nouvel enfant de François est présenté à l'officier de l'état



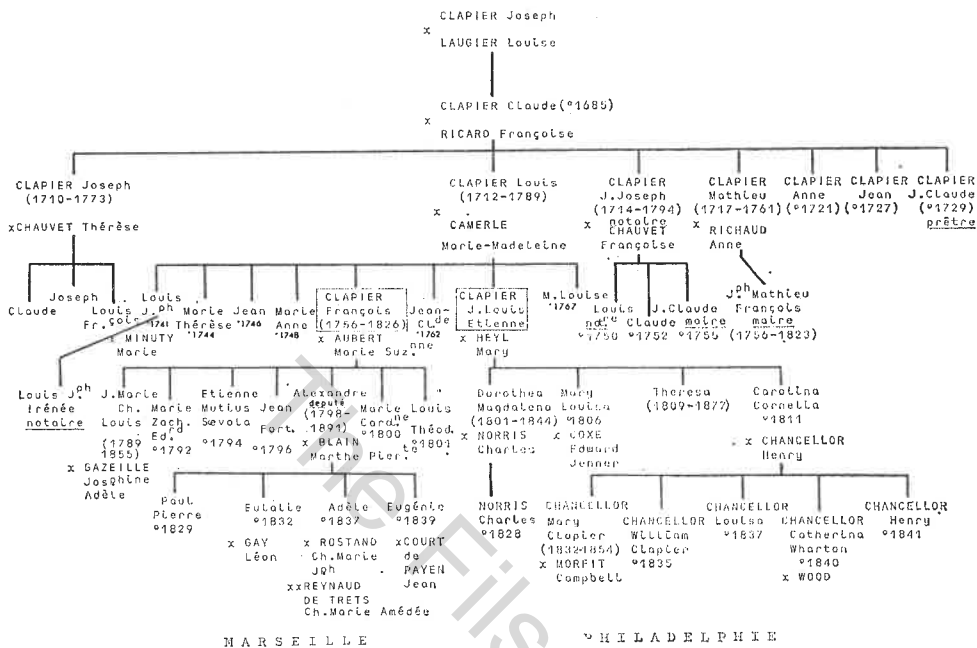
Plan de Philadelphie montrant les sites de « Point Breeze », domaine de Louis Crousillat, et de « Fern Hill », propriété de Louis Clapier. Dans le 3^e cercle, le carré indique l'emplacement de la maison de John Barclay, résidence urbaine de Louis Clapier, et la croix le cimetière de Saint-Peter où il est inhumé.

débouché de Lombard Street. Agrandissant à la mesure de ses ambitions cette belle bâtisse en brique de deux étages, construisant notamment des écuries pouvant abriter jusqu'à six chevaux, il en fera sa résidence principale jusqu'à sa mort¹⁸. Rapidement adapté au commerce américain, Louis Clapier a commencé par établir un système d'échanges triangulaire entre La Havane, Philadelphie et Marseille. Ainsi, la rotation des navires permet d'ajouter aux denrées de Cuba et des Antilles à destination de la Méditerranée les productions du continent nord-américain : bois, goudron, chanvre, tabac, riz, froment, farine, salaisons. Et, confiés aux soins de François Clapier les mêmes bateaux ramènent de Marseille du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile d'olive, des fruits secs, des aromates, des anchois, du fromage, du savon, des parfums, des produits de confection (ombrelles, chapeaux, bas, soieries et passementerie), des bijoux, de l'argenterie, de la porcelaine, des tapis d'Orient, etc...¹⁹. Bien secondé par son fidèle commis, le Marseillais Thomas Badaraque, un fumeur invétéré « ne quittant son cigare ni pour lire, ni pour écrire, ni pour compter » au point qu'on le dit « capable d'en fumer deux à la fois, un à chaque coin de la bouche », le Bastidan va étendre, à partir de 1802, ses rotations de navires jusqu'au Mexique puis jusqu'aux Indes et même à la Chine²⁰. Huit à neuf bateaux en provenance de Philadelphie toucheront Marseille chaque année entre 1801 et 1807, mais le resserrement du blocus continental et la décision du gouvernement américain de fermer ses portes aux bâtiments français et anglais (1809) suspendront ensuite ces relations jusqu'à la fin de l'Empire. Cet épisode funeste au commerce marseillais n'affectera que très peu le commerce philadelphien disposant d'autres débouchés. La réussite de Louis Clapier basée sur la hardiesse, la persévérance et une honnêteté foncière l'a appelé très tôt à jouer un rôle important dans le secteur des assurances. Porté en 1802-1803 à la direction de la Compagnie d'Assurance de l'Amérique du Nord, il fonde l'année suivante avec ses deux associés Joseph

civil mais Thermidor ayant eu lieu entretemps, les deux frères reprennent leurs vraies qualités de « marchands » et « propriétaires » et donnent au bébé les prénoms de Jean-Fortuné, sans doute moins patriotes, mais tellement plus sincères quant à la dédicace ! Peu après, repris par le goût de l'aventure, Jean Louis Etienne Clapier traverse de nouveau l'Atlantique et s'installe aux Etats-Unis. En 1797, il figure pour la première fois, sous le prénom de John, dans l'Annuaire de Philadelphie où il est dit domicilié au n° 126 Nord de la 4^e rue. L'année suivante, c'est sous le prénom de Lewis et en qualité de marchand qu'il est donné comme logeant au n° 210 Sud de Front Street et il passera au n° 222 trois ans plus tard. En dehors des actes officiels tel que son certificat de naturalisation,

il conservera désormais ce prénom de Lewis (Louis) et c'est ainsi que nous le nommerons dorénavant. A l'orée du XIX^e siècle se place un événement capital de sa vie : le 5 février 1801, il épouse Mary Heyl, sa cadette de 13 ans (née en 1776), fille de George Heyl, un riche marchand de souche allemande, et de Dorothea Phile¹⁷. Sa belle-famille ayant embrassé la religion épiscopaliennne, c'est suivant ce rite issu de l'anglicanisme qu'est célébré le mariage et que seront ensuite baptisés les enfants de Louis Clapier. Ce changement de situation va entraîner un nouveau déménagement ; pour loger dignement son épouse, il achète la maison de John Barclay - maire de Philadelphie de 1791 à 1792 et sénateur jusqu'en 1814 - située au n° 216 Sud de Front Street, juste après le

LA BASTIDE-DES-JOURDANS

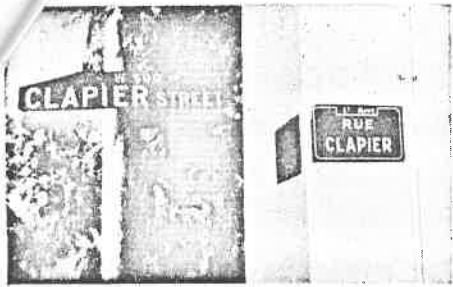


Six générations de Clapier : ascendants, descendants et collatéraux des frères François et Jean Louis Etienne Clapier.

Ball et Richard Dale (un lieutenant du célèbre chevalier-corsaire John Paul Jones) sa propre compagnie intitulée « l'Union » dont il sera longtemps président et qui subistera jusqu'en 1911 avant de se fondre dans la Compagnie d'Assurance de l'Etat de Pennsylvanie, toujours existante²¹. Dès lors, comme tout bon bourgeois provençal et à l'exemple de son aîné Louis Crousillat, il va pouvoir s'offrir une bastide. Jetant son dévolu sur un domaine de 149 acres (environ 60 ha) appelé « Fern Hill » (la colline des fougères) dans le quartier de Germantown fondé par les compagnons de Daniel Pastorius en 1683, il y bâtit une belle résidence avec de vastes dépendances pour ses week-ends et ses vacances d'été. Quel meilleur choix pouvait-il faire que ce plateau fertile et boisé dont le site admirable avait été retenu en 1789 pour la construction du Capitole ? Dans ce séjour enchanteur, il va pouvoir remplacer les activités fébriles du négociant par celles, plus reposantes, du « gentleman farmer », entouré de sa femme et des quatre filles qu'elle lui a données : Dorothea Magdalena née en 1801, ainsi baptisée en souvenir de ses grand-mères Dorothea Phile et Marie-Magdeleine Camerle, Mary Louisa née en 1806, Thérèse en 1809 et Carolina Cornelia en 1811. Du prénom de sa fille aînée, Dorothee il baptise aussi l'un de ses navires qui sera donné comme coulé ou capturé par les Anglais durant la guerre de 1812. Contre toute attente, la « Dorothee » rentrera pourtant au port saine et sauve, ramenant dans ses flancs une riche cargaison. Se remémorant certainement les ex-voto de sa Provence natale, Louis Clapier fera faire une maquette en tôle du navire qu'il placera sur la grange de « Fern Hill »

pour servir de girouette²¹ Cette dévotion portera bonheur tant au navire, dont le nom sera repris par une goélette durant la guerre avec l'Espagne, qu'au propriétaire dont les activités fermières prospéreront bientôt autant que le négoce. Sur les prairies de « Fern Hill » seront engraisés des troupeaux de bovins et, le 13 mai 1820, lors de la parade des bouchers, on pourra voir défilier un char portant un vaisseau avec son équipage baptisé « Louis Clapier » en l'honneur de l'éleveur de Germantown et de ses 18 bœufs dont la viande sera exposée et appréciée à sa valeur. Louis Clapier essaiera aussi et surtout de recréer à sa bastide un peu du cadre provençal dont il est privé. Ainsi, à côté de splendides essences du Nord : bouleaux et érables argentés, tsugas, pins blancs, hêtres, on trouvera bientôt à « Fern Hill » des platanes (l'un d'eux atteindra 2 mètres de circonférence et un autre 20 mètres de hauteur à la fin du XIX^e siècle) et même des figuiers qu'il faudra protéger chaque hiver des rigueurs du froid²². Confiées aux soins méticuleux du jardinier Martin Baumann - dont le fils, filleul de Louis Clapier, sera un horticulteur émérite - des vignes importées de Provence porteront bientôt de lourdes grappes tandis que d'innombrables fleurs de toute espèce garniront parterres et plate-bandes. Fruits et fleurs seront largement distribués aux visiteurs mais Louis Clapier ne bornera pas là sa générosité. Un jour où l'on plaindra en sa présence une pauvre femme ayant perdu sa maison et tous ses biens dans un incendie, il déclarera à brûle-pourpoint : « Je verse 50 dollars pour elle ! Combien lui donnez-vous ? » et cette intervention énergique conduira aussitôt ses neuf interlocuteurs à en faire au-

tant. A l'occasion d'une autre quête, il révélera aussi son sens aigu de l'humour en déclarant, à propos d'un émigré français connu pour sa ladrerie mais forcé de s'exécuter en l'occurrence : « Je l'ai vu, certes, déposer son obole dans le chapeau mais, néanmoins, je ne peux pas y croire ! »²³. Généreux, bienveillant et jovial, Louis Clapier est aussi un parfait citoyen qui sait prouver sa reconnaissance à sa terre d'asile. Le 10 mai 1809, « renonçant à toute allégeance envers l'Empereur des Français dont il était jusqu'ici le sujet », il a prêté serment à la Constitution des Etats-Unis d'Amérique. En foi de quoi, le dénommé John Darrioux ayant certifié que le requérant avait séjourné au moins quatre ans aux Etats-Unis dont une année au moins dans l'Etat de Pennsylvanie, la citoyenneté américaine lui a été accordée. Par la suite, ayant accueilli son neveu Jean Fortuné, débarqué à New-York en juillet 1815, il l'engagera également à postuler sa naturalisation, ce qui sera fait le 27 janvier 1819 et suivi d'effet trois ans plus tard²⁴. Puis, il s'agira pour Louis Clapier d'établir ses filles. L'aînée Dorothea Magdalena épouse le 11 janvier 1821 Charles Norris (1792-1868) descendant d'Isaac Norris, riche marchand et diplomate originaire de Londres, maire de Philadelphie en 1724-1725. Elle mourra à 43 ans, le 16 juillet 1844, après lui avoir donné un fils, également prénommé Charles, le 23 octobre 1828. La seconde Mary-Louisa épouse le 5 janvier 1827, Edward Jenner Coxe, appartenant lui aussi à une dynastie de négociants et de banquiers, et ainsi dénommé pour avoir été le premier de Philadelphie à recevoir à sa naissance la vaccination jennérienne. Theresa Clapier restera célibataire et Carolina Cornelia, la benjamine, se mariera quant à elle avec Henry Chancellor, fils de William apparenté aux célèbrissimes Wistar-Wister et propriétaire du domaine de Gumblethorpe à Germantown où il a créé la fameuse poire « chancellor »²⁵. La plus féconde de toutes, elle donnera à son époux cinq enfants, deux garçons et trois filles, dont plusieurs recevront le patronyme Clapier com-



Séparées de 6 000 km ces plaques, l'une à Philadelphie, l'autre à Marseille commémorent le nom des Clapier.

me second prénom. Entre-temps, ayant appris le décès à Marseille de son frère François le 11 avril 1826, Louis Clapier va songer à régler sa succession. Le 9 août suivant, il rédige en français son testament instituant comme ses seuls héritiers sa femme et ses quatre filles « dans les proportions prévues par les lois des Etats-Unis et de l'Etat de Pennsylvanie ». Sa compagne, son commis Thomas Badaraque et le sieur John Bujac sont désignés comme ses exécuteurs testamentaires mais il ne mourra que dans 11 ans, le 4 mai 1837, d'une attaque d'apoplexie. Le surlendemain il sera inhumé dans son tombeau du cimetière Saint-Peter, tout proche de son domicile, où son épouse Mary Heyl viendra le rejoindre dans 27 ans, le 3 août 1864²⁵. Mais longtemps auparavant, dès 1842, « Fern Hill » aura été vendue à Henry Mc Kean puis, largement amputée, elle sera finalement léguée à la ville qui en fera un jardin public au début du XX^e siècle.

Ainsi, pendant qu'à « Fern Hill », domaine de Louis Clapier, des jeunes gens jouent au base-ball ou font du « jogging » parmi des arbres vénérables, d'autres jeunes gens s'ébattent après les cours dans la propriété de François Clapier devenue Lycée Longchamp. Et il nous reste deux rues jumelles inscrites l'une sur panneau vert près de « Fern Hill », l'autre sur plaque bleue près de Longchamp, à 6.000 km de distance... Par cette touchante commémoration, Marseille ne permet-elle pas à Philadelphie de justifier un peu plus son beau nom de « ville de l'amour fraternel » ?

Georges REYNAUD

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à Mme Helen S. Riethimer, membre de la Société Généalogique de Pennsylvanie pour son aide appréciable lors de nos recherches à Philadelphie ; à M. et Mme A. Barbaroux pour leurs recherches aux Archives des Alpes de Haute-Provence ; à M. et Mme Micoulin pour leur aide dans nos recherches à la Bastide-des-Jourdans ; à M. Marcel Clapier, auteur d'une monographie de La Bastide-des-Jourdans (Peyronnet, Paris (1966) pour sa contribution à la généalogie ascendante des frères Clapier ; à M. Pierre Autran, auteur d'un diplôme d'études supérieures sur Alexandre Clapier (Aix-en-Provence, 1955) pour sa contribution à la généalogie descendante de François Clapier.

NOTES

(1) P. Bellemare et J. Antoine : « Le testament d'Etienne » in « Les Aventuriers », Fayard (1978), pp. 451-459.

(2) R.I. Aloita : « Street Names of Philadelphia », Temple University Press, Philadelphia (1975), pp. 28, 61. L'auteur précise qu'il n'y a pas de filiation directe entre Jean Bouvier et Jacqueline Bouvier-Kennedy.

(3) G. Reynaud : « Un grand naturaliste méconnu : Constantin Samuel Rafinesque », Marseille 3^e série, 112 (1978), pp. 61-70.

(4) Pour les quatre premiers personnages (Monge, Crousillat, les frères Tarascon), nous avons complété les notices biographiques dues à J.H. Simpson (« Eminent Philadelphians now deceased », W. Brotherhead, Philadelphia (1859), pp. 271, 698, 911) par plusieurs données historiques et généalogiques puisées en Provence. Pour le dernier (Louis Clapier), les sources étaient beaucoup plus nombreuses et nous avons essayé d'en faire une synthèse.

(5) Registres paroissiaux de Thorame-Basse, aux Archives des Alpes de Haute-Provence (Digne). Jean-Illuminé Monge qui faisait du commerce avec les Antilles (cf. Ch. Carrière : « Négociants marseillais au XVIII^e siècle », Marseille 1973) a épousé le 29 mai 1779 à Saint-Martin (registre GG231) Magdeleine Barbe Segond, fille de Jean Nicolas et de Thérèse Filossier. Il est décédé entre le 22 mars 1794 (date de naissance de son dernier enfant) et le 22 août 1795 (date du décès du même) peut-être victime de la Terreur.

(6) Registres paroissiaux de Salon, au dépôt d'Aix des Archives des B.d.R. (202E 275-277). Naissance de Jean Antoine Crousillat, fils de Nicolas, maître-boulangier, et d'Anne Magnan, le 12 juin 1718 ; mariage du même avec Elisabeth Jourdan, fille d'Antoine, maître-savonnier, et de feue Magdeleine Deveaux, du 10 mai 1738. Sept enfants leur naissent entre 1740 et 1757 dont deux garçons : Nicolas, né le 22 décembre 1743, qui deviendra négociant en farines à Salon et se mariera le 25 mai 1768 avec Elisabeth Girard, fille de Jean-Joseph, bourgeois, et de Marguerite Cavailhon, puis, le 30 juin 1757, Louis Martial Jacques Crousillat qui émigrera à Philadelphie. Jean-Joseph Crousillat, fils de Nicolas et d'Elisabeth Jourdan, né le 17 juin 1773, épousera le 24 novembre 1802 Thérèse Elisabeth Monteau qui lui donnera le 3 février 1814 un fils prénommé Antoine Blaise, le poète félibre dont le nom sera donné en 1914 à une place de Salon.

(7) H. Leroy Collins : « Philadelphia, a story of progress », Lewis Historical Publishing Co^e (1941), vol. III, p. 100.

(8) E. Garcin : « Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne », Draguignan (1835), T. II, p. 384 (article SALON).

(9) F. Mistral : « Mirèio », Chanr VI : « Tu, Crousihat, qu'à la Touloubro Fas mai de noum, que n'en recoubro De soun Nostradamus, l'astrolo solumbrous ».

(10) Registres paroissiaux de Cabannes aux Archives des B.d.R. (203E 226-228). Cf. aussi L. Vidau : « Histoire de Cabannes », Avignon (1913) donnant la liste des consuls, des notaires, etc...

(11) St Augustine's Roman Catholic Church

Sacramental Registers publiés par l'American Catholic Historical Society et conservés à la Société Généalogique de Pennsylvanie (Philadelphie).

(12) Scoville (pseud. Walter Barrett) : « The old merchants of New-York-City », Carleton New-York (1853), série I, pp. 368-374.

(13) C.S. Rafinesque : « A life of travels and researches in North America and South Europe », Philadelphie (1836), réimprimé in *Chronica Botanica*, 8 (1944), pp. 301, 318.

J.J. Audubon : « Delineations of American scenery and character », introd. par Francis Herrick, G.A. Baker et C^e, New-York (1926), pp. 97-104.

(14) Registres paroissiaux de La Bastide-des-Jourdans (archives de la commune et archives du Vaucluse).

(15) Etats de sections du cadastre de 1790 (21G 28 et 30) et Mutations enregistrées en 1810 (T. II, f^o 35). Le premier domicile de François Clapier était en bordure de l'ancien couvent des Réformés, au n^o 2 d'une rue nouvelle qui prendra le nom, après Tilsitt, de rue des Deux-Empereurs (actuelle rue Barbaroux). Il déménagera ensuite plusieurs fois, passant de la rue Beauvau où il est domicilié comme « restaurateur » en 1800 à l'avenue des Charreux, puis à son hôtel de St-Régis et enfin à sa bastide du Chapitre. Son mariage avec Marie Suzanne Aubert figure dans les registres paroissiaux de St-Martin (GG 239) ainsi que le baptême de son premier fils Jean-Marie Charles Louis, le 1^{er} février 1789 (GG 241) ; celui du second a été célébré à Notre-Dame-du-Mont (GG 584) et ses cinq autres enfants figurent dans les registres de l'état civil contemporain (E3, E64, E113, E144 et E210).

(16) A. Fabre : « Les rues de Marseille », Camoin (1869), T.V., pp. 203-204, et « les Bouches-du-Rhône », T. VI, p. 89.

(17) Poulson's American Daily Advertiser (Ph 23 A : 2) à la Société Généalogique de Pennsylvanie. Le journal du 7 février 1801 rend compte du mariage de Louis Clapier avec Mary Heyl célébré l'avant-veille.

(18) A. Ritter : « Philadelphia and her merchants » Philadelphia (1860), pp. 198-199.

(19) L. Bergasse : « Les débuts du commerce de Marseille avec les Etats-Unis d'Amérique », *Provincia*, 5 (1925), pp. 30-48.

(20) J.A. Fowler : « History of Insurance in Philadelphia for 3 centuries (1683-1882) », Philadelphia (1888).

(21) Ch.F. Jenkins : « The Guide Book of Historic Germantown », Germantown (1926), pp. 136-137.

(22) E.C. Jellett : « Germantown old and new. Its rare and notable plants », Germantown (1904).

(23) T. Ward : « The Germantown road and its associations » in *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, 5 (1881), pp. 138-140.

(24) Maritime Records. Naturalization Records (1794-1880, Ser. II, Vol. 2 C).

(25) Register of Wills (acte n^o 108, Livre 12, p. 485). Saint Peter's Burrial Inscriptions (IV, 1837, p. 523)

Tarascon Family

Rt. 3, Box 221
Scottsboro, Ala. 35768
August 18, 1986

The Filson Club, Inc.
118 W. Breckinridge St.
Louisville, Ky. 40203

Dear Sirs,

Several years ago we corresponded regarding the Tarascon family, much to our benefit. At that time I stated that you would receive a copy of our completed work. I really did not expect this much time to elapse before we finished but it has and we are calling this effort as complete as we can get it at this time.

This is to let you know that you will be receiving a copy for your files plus a copy of any future letters of corrections or additions which are welcome. Your copy of the basic text should arrive there within a few weeks. Thank you again for your help.

Sincerely,

Mrs. Robert H. Cox



Arkansas City, Kansas

Feb 25, 1944

and June 16, 1944

Miss Ludie Kinkead,
Curator, The Faxon Club,
Louisville, Tarassons -

My Dear Miss Kinkead -
Louisville

June 16, 1944

Some months ago I wrote you for some data on the Tarassons of Louisville, that is Mrs. A. E. Hellyer, Louis A and John A Tarasson and Arkansas City, Kas. Her mother Ozand wife and

Dear Mrs. Hellyer:

We have had so much more work recently than there have been days in the week that much mail has had to go unanswered, and today I find your letter of February 25th is among the unanswered, and for that I am very sorry.

I am glad if anything I sent you was of help.

In this letter you ask if we would be interested in having your family history to file here. Indeed we would be so glad to have it, for such material is of much help for us in answering mail and in helping those who use our library.

In your letter you say that you anticipate being in Louisville soon when you would visit our library. I hope that is a pleasure only deferred and that we may soon have the pleasure of a visit from you.

Thanking you for your offer of your genealogical material, and assuring you we would like to have it, I am,

Yours very truly,

Ludie J. Kinkead, Curator

My proof is in personal letters from and written by Louis A Tarasson in 1837 1838 and 1839 to his niece Josephine L. Ozand who married Henry J. Hellyer at Dec 21, 1839. A letter sent in Dec 1979 to Mrs. Hellyer at Arkansas City was returned to us ~~not~~ marked "deceased". Henry J. Hellyer was Henry Griffith Hellyer son of Moses Hellyer and Ruth Griffith daughter of Joshua Griffith of Ohio Co, see

Arkansas City, Kansas

Feb 25, 1944.

ans June 16 1944

Miss Ludie Kinkead,
Curator, The Filson Club,
Louisville, Kentucky.

REC'D FEB 28 1944

My Dear Miss Kinkead,

Some months ago I wrote you for some data on "The Tarascous of Louisville," that is the brothers Louis A and John A Tarascou and their sister Henrietta Ozzard wife and then widow of Dr. John M. Ozzard. You very kindly supplied me with some data on them but said you had nothing which showed any relationship between them.

At that time I was in possession of no proof, just family tradition which I well knew was not accepted as proof so I set about acquiring proof and now have it. I am writing this to enquire if you would be interested in my bit of Tarascou-Ozzard history for your files, if so I will be in Louisville in the near future and will bring this with me.

My proof is in personal letters from and written by Louis A Tarascou in 1837 1838 and 1839 to his niece Josephine L. Ozzard who married Henry J. Cummins on Dec 21, 1837 recorded Book 2, page 22, Jefferson Co. Henry J Cummins was Henry Griffith Cummins son of Moses Cummins and Ruth Griffith daughter of Joshua Griffith of Ohio Co, see

Ohio Co. Kentucky in the Olden Days; by Harrison
D. Taylor, pages 82-83-121 and The History of
Dawson Co (taken from Ohio), pages 52 and 53.

Henry J. and Josephine L. Cummins were
my great grandparents, their son Henry
Tarascon Cummins and his wife Lydia Jane
Weller daughter of Phillip Weller and Mandana
Grable (daughter of Joseph Grable and his wife Lydia
Forman, Nelson Co 11-9-1792) of Bullitt Co, Ky were
the parents of my father Clinton D. Cummins,
my mother was Sarah E. Shelby a great-
niece of Gov. Isaac Shelby.

If this Tarascon - Grand data will be
of interest to you I will be happy to have it
in your club files, if not of interest then
I still hope to visit your club while in
your city, will be glad to have your
advise time regarding this data.

Very sincerely,

Mrs. A. E. Weller (Eunie M. Cummins)
717 South 2^d St.
Arkansas City,
Kansas.

Historical Society

TARASCON

This could be Offand mispelled, but 2 separate Indians have it as Offut.

I note that Burnett mentions James Offand, but the records we can find are all for John. There is no early Berthoud marriage in Jefferson County. The History of the Ohio Valley States, 1871, says Berthoud was a clerk for Lewis in Philadelphia, 1801-02. The first established at Pittsburg, about 1801-02.

February 19, 1980

Berthoud's will probated in Sept. of 1819 mentions his son Nicholas and wife Mary Ann Jalla. He also had a daughter Julia who was over Mrs. Robert N. Cox Justice G. Sharley in Oct. 1817. Sharley married again in Route 3, Box 221 Scottsboro, Alabama 35768

The information on John A. Tarascon's marriage to Elizabeth Mrs. Cox: was taken from a University of Louisville dissertation done in 1939 by John Grimwich on the Tarascons. The marriage was the subject of a marital agreement between them. Thank you for sending us more information that you have on the Tarascon connections and descendants. Going through your letter when time has permitted me to do so, I have tried to work on the questions that you raised. What follows is rather disjointed but comes from working on these various questions.

I am sending copies of Mrs. Haller's letters. In December I wrote to you but my letter was delayed. We have little knowledge of Tarascon or Offand descendants in our area.

The Sherly & Hobbs connection is mentioned in Leone Hallenberg's book Anchorage, Anchorage, Ky. 1959, because of the Hobbs' importance in that community east of Louisville. Namie Tarascon Sherley's son John C. married Susanna H. Hobbs, and their daughter Manina born 4 Nov. 1867 marr. Dr. Hersey G. Locke. Their only child died young. John and Susanna's son Edward Hobbs Sherley born 19 Sept. 1869 marr. Elizabeth Snyder 14 Nov. 1895.

Lewis Sherley (probably a brother of Z.M.) had a daughter Agnes who m. Abijah S. Frederick 27 May, 1841. Z.M. was the bondsman.

Our index to Jefferson Co. wills extends through 1819, but we have the wills on microfilm only through 1900. John C. Sherley's will was probated 6 Aug. 1912, and Susan Hobbs Sherley's will on 17 Dec. 1917, but you would have to ask the Jefferson Co. Clerk to provide copies if you want to see these.

I have inquired of friends in Anchorage about Hobbs/Sherley descendants. I am told that Nanine Hilliard, who married Grady Clay in 1941 (now divorced) and who married a Mr. Green of Lexington Ky in recent years, is a descendant, but I do not know her line. She had three sons by Clay, all now in the 30's, but they do not live here.

I see in our quarterly the comment that James Berthoud was the brother-in-law of John and Louis Tarascon but what I can find here on Berthoud does not confirm that. I do not know what the author Robert A. Burnett means by "according to the family history" / Burnett teaches history at the University of Louisville (residence: 402 Browns Ln. Louisville 40207) and his work seems to be scholarly. I do not know if he could recall any of his specific sources after several years have passed. Oddly enough, I do not see in the 1810 census any of the names Burnett mentions as Tarascon and Berthoud associates except a John "Offut"

P.S. Namie's
Mrs. Herb Green
75 Hampton Ct
Leff 40508
maw CA

muskar

This could be Offand misspelled, but 2 separate indexes have it as Offult.

I note that Burnett mentions James Offand, but the records we can find are all for John. There is no early Berthoud marriage in Jefferson County. The History of the Ohio Falls Cities, 1882, says Berthoud was a clerk for Louis in Philadelphia, later a partner in the firm established at Pittsburg, about 1801-04.

Berthoud's will probated in Sept. of 1819 mentions his son Nicholas and wife Mary Anna Julia. He also had a daughter Julia who was over 21 when she married Joshua G. Barclay in Oct. 1812. Barclay married again in 1820.

The information on Mehn A. Tarascon's marriage to Elizabeth de Lapointe was taken from a University of Louisville dissertation done in 1959 by John Crnkovich on the Tarascons. The marriage was the subject of a pre-marital agreement between John A. and Elizabeth's uncle Gabriel de Colmesnil, the latter from the city of Trenton (presumably New Jersey) and John A. of Philadelphia. We would assume the marriage occurred in one of those two cities.

I am sending copies of Mrs. Hellyer's letters. In December I wrote to her but my letter was returned marked "deceased". You will note she had letters that seemed to prove the Tarascon/Offand relationship. We do not have copies of those letters. I have not previously looked specifically for the marriage of Josephine and Cummins that she mentioned, although I have checked the indexes for Offand, I now see Josephine shown in our index as "Offord or Offon", of legal age, parent deceased, bondsman Roderick W. Fetter. Her letter also explains her connection to Josephine. The 1837 Louisville directory lists Fetter as a partner in Geo. G. Fetter & Co. wholesale grocers.

I do not find any references to a James Offand, nor do I find Frye Davis in the index to the 1830 census of Indiana.

Sincerely yours,

Alfred Ricketts of Va

Susan Elly was dau of Basil N. Hobbs 1776 Md - and Polly Mary Jones

1/81 see Her Past & Present: 6p. on John D. Colmesnil, whose father Louis had 3 nieces by name of de la Point, two of them married John & Louis Tarascon

585-8022 who Wendy Nicholas for Harriet Green address was Harriet (Hilliard) [Clay] Green of her a Hobbs desc

Nicholas

Info from an Hobbs form file:

~~Ann~~
John C. Shelley m. ^{19 Dec 1865} Susanna H. Hobbs
(b 16 Dec 1845 -

issue name Tarascan Shelley b 4 Nov 1867

Ed. Hobbs Shelley b 19 Sep 1869

m. 14 Nov 1895 Eliz. Snyder

m. 4 Jun 1890

Dr. Hersey Goodwin Locke

issue
John Shelley Locke 1893-99
& infant

Thomas S. Luchett b 4 Nov 1843 m 1879, 2 dau, 1 son 1872-78
10th child
son of Susan Eliz. Hobbs (1809 -)
and
Alfred Luchett of Va

Susan Eliz was dau of Basil H. Hobbs (1786 Md -
and Polly Mary Dorsey

583-8622
ask Wendy Nicholas for name's Green address
was name (Hilleard) [Clay] Green of Key a Hobbs desc?

TARASCON

Route 3, Box 221
Scottsboro, Alabama, 35768
January 12, 1980

The Filson Club, Inc.
118 W. Breckinridge St.
Louisville, Kentucky, 40203

Dear Mr. Schmidt:

We were so glad to receive your letter of December 12. Our Tarascon information was also limited to the business interests, some census data and word of mouth, handed down from generation to generation. I will forward our version of our family history as soon as possible, but first I will try to shed a little light on some parts of your letter and ask some more questions of my own.

Regarding your paragraph 3, W. D. Moore is in all likelihood Walter D. Moore, nephew of my Great Grandfather, William Henry (Tip) Davis. An enclosure to this letter is a copy of a letter written to my Aunt Marie Davis Loden in 1933 by Henry H. Moore, W. D. Moore's brother. It was interesting to me to compare the letters written by the two Moore gentlemen and to note variations in what they remembered and also to learn a bit of where their different interests lay. We have just last night at the library found information in a copy of the Filson Club History Quarterly, Vol. 50, page 11, which seems to support the "land donated for a cemetery" version of the Henry Moore letter. I know of neither the "Little Book" or of a Richard Hill letter, but I presume this concerned transfer of data to your organization. I believe that some Davis decedents may still be in Florence, Alabama and I will attempt to locate some of them and gather what information I can - especially a definition or copy of the Little Book. I will forward copies of anything new which results, or will let you know should I be unable to make contacts there.

An account of the 1824 petition was our source for the H. J. and L. J. Tarascon initials I quoted you in my last letter. We knew that John A. had four children, however we incorrectly assumed them to be all females. It is really a big help to know the boys were sons to John instead of brothers, however it really leads us to wonder more what happened to these young men bearing the Tarascon name.

The 1820 census at Shippingport, page 30-13, shows John A. Tarascon as head of a large household (20 persons), not counting slaves and one foreigner not naturalized. Of the white males shown, three were 45 years or older (possibly Louis, 61; John, 55 and maybe their partner Jas. Berthoud.) We have a reference (Filson Club Historical Quarterly, Vol. 50, 1976, page 9) which states that James Berthoud was a brother-in-law to the Tarascon brothers. Can you verify this and do you know how this relationship developed? Of the remaining males shown in the census, two were 10 to 16, one 16 to 18 and two were 18 to 26 years old. Two of these could have been young partners in the firm in 1824 as you suggested, but they would have born between 1794 and 1810 according to the age range in the census.

*Next OFC p 488a
Jas Berthoud, clerk for Louis A. in Phila
was sent in 1799 as franchisee, top of Pittsburg to N.O.
& firm partner at Pittsburg 1801-04*

*his will prob. Sept 1819
mentions wife Mary
Anna Julia + son
Nicholas*

*his son Julia was 21 in Oct 1812, when
she m. Joshua G. Barclay (he m
again in 1820)*

It seems possible to me that these sons were of an earlier marriage. If they were of the approximate 1802 union with Elizabeth, the eldest should have been no more than eight years old, and in this record there were no male children shown less than 10 years old. The marriage dates of the daughters indicate to me that they probably were, or at least could have been of the marriage to Elizabeth. White females in this census were: two under 10 years of age, one 10 to 16, one 16 to 26, two 26 to 45 and six (!) 45 years or older. Of this household, two were shown as being engaged in commerce and 6 in Manufacture.

The microfilm of the 1830 census, Jeff. Co., Ky., Page 151, showed L. A. Tarascon, head of a household which contained two white males 20 to 30, 1 white male 70 to 80, 1 white female 20 to 30 and 1 white female 40 to 58 and some slaves. We also found a listing the same year for Louis Tarascon, Page 146, with no other members of the household shown. We found no Tarascons in the 1840 census, however other research (W. Virginia Historical Quarterly, Jan. 1946, Page 89) indicates that Louis Anastasius was in New York when he was near 80 years old. It could be that one or both of John A's sons stayed with the elder Louis. I have no access to New York census around then. Do you know of any decedents of the Tarascon or Offand family still in the Louisville area?]

Many thanks for the birth, marriage and other dates. This really is a very big help. We only had the Josephine to Charles Wilson date, and we did not even have John A's wife's name, much less their marriage date. Do you happen to know where they were married, perhaps Louisville? We had the record of John's suicide with a notation that he was buried on a friends property since the church would not allow the burial of a suicide in their cemetery. (ref. W. Virginia. His. Quarterly, Jan. 1946, page 96) This same reference has a print of a profile portrait of Louis A. Tarascon. This could be the ones referred to in the Moore letters. We also have a copy of a print of the steel engraving which my syster obtained during a painfully short visit to the Louisville, Ky. library.]

We found the name Marius Offand exciting, we hadn't known about him, since Marius was the middle name of both our Grandfather Davis and His Grandfather Davis.

Do you know what relationship Mrs. Hellyer bore to the Tarascons or maybe to Dr. Offand. I realize your correspondence from her is 37 years old, but do you think it remotely possible for me to try, or could we have a copy of her letter? Though unconformed at present, it seems unlikely that Mrs. Hellyer would pass on unfounded information though her source could have been word of mouth as much of ours was in the beginning. But gradually we are confirming more & more of it and that is a pure joy. In your letter you mentioned Dr. John Offand. We find repeated references to Dr. James Offand. Do you know his relationship with John.]

We are really convinced that Henrietta and the Offands are our missing links and you can appreciate how very excited about it we are. We did not even know of Frye (1820 census spells it Frey) Davis and we are grateful for this information.

I regret that I am unable to help at all regarding the Moore beginnings. However I can confirm that W. D. and Henry Moore's Mother definitely was a Davis and not a Durrett. Their Mother was my Mother's Great Aunt; Mother always called her "Aunt Florence" and though I never saw her, we grew up knowing who she was. I have a photograph of her, made in 1910 in New York, after the death of Mr. Moore and she had remarried a Mr. Wightman.

It is possible that your difficulty locating Frye Davis after 1820 may be because he could have been in New Albany, Indiana. He might be found there in 1830, however we do not have the year of his death, do we, and his widdow remarried in 1833; so, maybe not, but perhaps his will is there. My Grandfather, John Marius Davis (1868-1933) and Grandson of the John Marius Davis, presumed son of Frye and Adeline, spoke often of living in New Albany, Ind. He said his Davis relatives came from there, and that originally they were from Wales. After both of his parents died, (in approx. 1871) he and his elder sister lived with Davis Aunts in New Albany, Indiana or Kentucky. The names Kentucky, Louisville, and New Albany Indiana permeate the naratives of the Davis', Moore's, etc., as well as their written words and it is likely that they were used int erchangably to indicate the Louisville area, including New Albany, Indiana.

not in
1830
census

The marriage between Adeline and Frey Davis should have occured around or before 1812 as the approximate dates of their sons are 1812 for William and 1816 for John M. These sons would not be in the 1850 Louisville census as they had moved to Alabama. They came to Florence, Lauderdale County in 1828, per Henry Moore, and William was drowned crossing the Tennessee River in 1831. He was said to be 19 years old. John M. Davis married Eliza G. Cox, of Rogersville, Ala., Daughter of Drury Cox, on June 10, 1839. When I received your letter, I was in the process of searching for an Obituary of Wm. Davis drownding with the hope that it would list his parents. This of course would confirm or deny Henrietta and Frey as his parents. My librarian tells me that obits were not common back then, but there was a newspaper there in Florence and a larger one in Huntsville which carried many Florence items and I shall continue this search. Since we believe his parents were in the Louisville area his death might possibly have been recorded there. I can furnish the census listing of John M. and Eliza G. Davis (1850) if you desire it. Eliza died June 8, 1859 (born March 6, 1822) and is buried in the Florence cemetary. Three unmarked graves are next to hers. After Eliza's death, John M. returned to "Kentucky" taking the children, 5 daughters and 1 son as stated in the Henry Moore letter, so after 1859 John Marius should reappear in census lists in the Louisville area.

I do hope I have not bored you with so very many details, and I also hope that I have not been out of line with so many questions. I realize that you are trying to help others too. I included some of the information so that it would appear with the rest and because we have found that sometime this type info may be an aid for others as new avenues to search. We have question sheets out to obtain recent family dates and we will forward our "history" as we have it to date when those dates are received.

I do want to express again the sincere appreciation of our family for the valuable help you have given us and let you know that we would welcome any further information you find pertaining to this family in the U. S. or in France. By the same token we will be happy to serve you in the same regard in any way possible.

Sincerely

Mrs Robert N. Cox
MRS. ROBERT N. COX

enclosure:

Letter from Henry Moore to
Marie Davis Loden, Copy, March 26, 1933

The Filson Historical Society

Enclosure to letter to Filson Club fm. Mrs. Cox, Jan 12, 1980

The following is a retyped copy of a letter to my Aunt Marie Davis Loden in reply to her request for "family information". This will be as close to exact as I can make the copy, mistakes and all.

H. J. Moore, Pres.
Florence Ice & Coal Co.
Florence, Alabama
March 26, 1933

Dear Marie:

Your letter of the 21st inst. I am not very good at getting up a record of ancestors but here goes:

The Torescons were a French family from Torescon, France who come to this country as French Huguenots, fleeing from French peasants. They came to Shippingport, Kentucky (now Louisville), and bought a lot of property, part of it which is now 5th avenue in Louisville. It was given to the Catholic Church for a Cemetary, the property to revert back to heirs if it was used for any other purpose. It is all business property now and the cemetary has disappeared. My Great Grandmother Davis was a Torescon and you and I have unprovable claims to this property.

I do not know who Great Grandfather Davis was. The Davis's had two sons who came to Lauderdale county about 1828. William Davis was drowned crossing the Tennessee River at Florence in 1831. He was 19 years old. John M. Davis, his brother (Grandfather) married Miss Cox of Rogersville, Ala. She died in 1859 and was 35 years old. John M. Davis and his wife (our Grandfather and Mother), (but your Great Grandparents) had one son and 5 daughters. They were W. H. Davis, your grandfather, Mollie, Mattie, Florence, Georgie and Jessie.

Aunt Mollie had two sons, John and George Evans who were living in Mobile last I heard. John is dead.

Aunt Mattie had two daughters and one son. Mae Irvine who married A. E. Berger. Mae is in Atlanta with her son. Florence Irvine is in Florence. Her husband is living and she has two sons. Frank Irvine is in Florence and has two daughters and three grandchildren.

Florence was my Mother and she had three sons. Davis Moore, by brother, died in 1878 of yellow fever. Henry (myself) lives in Florence and has one son, one daughter and a granddaughter. Mrs. Moore is living. We all live at my house.

Aunt Georgie married Mr. McCoy, who died leaving her with two daughters and one son. They were named Florence, Georgie

Copy of Henry Moore letter, continued:

and Griffith. Aunt Georgie died last year. Georgie died several years ago. Griffith lives in Mobile. Florence was in New York last I heard. Aunt Jessie had two children who both live in Mississippi, I think. Uncle Wm H. Davis (your grandfather) was called "Tip" for Tippicanoe Harrison. My Grandfather was a great admirer of Pres. W. H. Harrison-hence Uncle "Tips" name. W. H. Davis married Miss Kate Pate and had two children, one daughter and a son. These two children were your aunt and father.

I am sorry I can give you no further details, but this is all I know. Mae Berger (Aunt Mattie's daughter) can, I believe, give you a better and more detailed account that I have written above.

My brother Walter, (who is now in Louisiana,) told me last summer about John's death and I was very much distressed. Your brother is the only one left to carry on the Davis name and I am rather proud of this name. My own son is the last of the once large Moore family. I am conceited about that name also.

It is a pleasure to hear from you and I trust you will write to me again. I hope it will be my pleasure to have you in my home sometime.

Yours sincerely

Henry J. Moore

In the address book only Lewis and John are mentioned in their names. In addition to the 1824 petition to Congress about the land owned by Tom Yarrason. He notes that two of the children were Henry J. and Lewis J. Both of them were active in an controversy over the possession of the mill property. While so late in life, and very old, they did not appear in the 1830-40 census. They could have been living partners in the firm in 1824.

From several sources we have learned that Lewis Yarrason was born in Yarrason, France, on Feb. 16, 1754, came to the United States in 1781, and to Louisville after 1801. His first wife was born in 1765 in France, and came to the U.S. in 1779. She died in 1802 in Missouri. His second wife was born in 1765 in France, and came to the U.S. in 1779. She died in 1802 in Missouri. His will was proved in Jefferson County on Sept. 11, 1825. We have no record of any marriage for his sons Henry J. and Lewis J. His daughter Josephine married Charles Wilson on Nov. 10, 1806, and daughter Minnie married (1) Edward A. Taylor on July 25, 1821, and (2) George W. Taylor on July 27, 1829 (not clear), and had an unmarried son and a daughter. Edward married Hamilton Grayson; and married (2) Mary Madison Emory on Jan. 8, 1835, and had son John, who married the daughter of Edward Hecht, by whom she married the daughter of A. O. Lewman. Both John and Lewis had a son and a daughter.

A letter of 1942 from Mrs. A. E. Hollyer of Arkansas City, Mo., says that Henrietta Tarascon, daughter of Henri and sister of Louis and John, married Dr. John Offand. We have nothing that confirms Henrietta's maiden name, parent, or brothers. We do know that Dr. Offand's widow was named Henrietta, in his will probated March, 1822. He had three daughters: Rosina married William Helvey on Jan. 3, 1814; Adelaide married Francois L. E. Jacob on Dec. 18, 1809; Adeline married (1) Frye Davis (apparently not in Jefferson Co.), and (2) Gabriel Wiley on July 3, 1813. Davis is said to have died of cholera (as did Offand) in the 1820 census, living in Shippingport, but in the 1830 census he is in Scottsboro, Alabama. At inspection of annual lists of tax-payers of residence more exactly.

December 12, 1979

Dear Mrs. Cox:

You have raised some interesting questions about the Tarascon family that we cannot answer, but perhaps can give you some help on.

The sources we have on the family have principally to do with the business they ran, and we also have copies of some of the useful records from the county court house.

I have found in our correspondence files the letter from W. D. Moore, copy enclosed, but we do not have the letter of Richard Hill's which he mentions, and do not know the name of the "little book" that includes Frye Davis. Perhaps you have some knowledge of this.

In the sources we have, only Louis A. and John A. Tarascon are mentioned in their generation, no sisters or brothers. It is true that the 1824 petition to Congress (about the wagon road) was signed by four Tarascons. We note that two of John's children were Henry J. and Louis J. Both of them were active in an 1828 controversy over the possession of the mill property. While we have no record of their ages, and they do not appear in the 1830-40-50 censuses, they could have been young partners in the firm in 1824.

From several sources we have, it appears that Louis Anastasius was born in Tarascon, France, on Feb. 10, 1759, and came to the United States in 1794, and to Louisville after 1804. John Anthony was born in 1765 in France, and came to the U.S. in 1797. John married about 1802 Eliaabeth B. de Lapointe. She died Dec. 30, 1820, and he committed suicide on Aug. 11, 1825. His will was probated in Jefferson County on Sept. 5, 1825. We have no record of any marriage for his sons Henry J. and Louis J. His daughter Josephine married Charles Wilson on Nov. 4, 1830, and daughter Nanine married (1) Edmund H. Taylor either July 25, 1828 or March 27, 1829 (not clear), and had an unmarried son and a daughter Edmonia who married Hamilton Ormsby; and married (2) Zachary Madison Sherley on Sept. 8, 1835, and had sons John, who married the daughter of Edward Hobbs, and Lewis who married the daughter of A. O. Brannon. Both John and Lewis had a son and a daughter.

Tulco Mathis de la Point

*The son of Maj Edmund Hayes Taylor
 + the grandson of Capt Edmund Taylor (1744-86)
 + the gr. grandson of Col. James Taylor Geo Taylor (1711-1792) who m. Rachel Gibbs
 Edmund's sister Sarah C. m. John D. Colmesnil*

A letter of 1942 from Mrs. A. E. Hellyer of Arkansas City, Ks., says that Henrietta Tarascon, daughter of Henri and sister of Louis and John, married Dr. John Offand. We have nothing that confirms Henrietta's maiden name, parent, or brothers. We do know that Dr. Offand's widow was named Henrietta, in his will probated March, 1822. He had three daughters: Rosina married William McKeever on Jan. 3, 1811; Adelaide married Francois L. S. Lacouture on Mar. 1, 1809; Adeline married (1) Frye Davis (apparently not in Jefferson Co.), and (2) Gabriel Dizay on July 3, 1833. Davis is said to have died of cholera (as did Edmund Taylor); he is listed in the 1820 census, living in Shippingport, but is not listed in 1810 or 1830. An inspection of annual lists of taxpayers might indicate his years of residence more exactly.

Your information and Mr. Moore's indicate Frye Davis's son was John M. We cannot confirm that, but would be glad to have more information if you have it. The name of Marius J. Offand appears as bondsman for the marriage of Adeline and Dizay, but we do not know his relationship. Dr. John Offand's will does not mention his children by name, although it does mention his father, Thomas Offand, of France.

All of this suggests that Henrietta (Tarascon?) was Frye Davis's mother-in-law, not his mother. She must have married Offand about 1790, and therefore could have been in the same generation with Louis A. and John A. If she was their sister, and lived in Pennsylvania as they did before coming to Louisville, she may have married there, but there is no Offand in an index to 1780 Pennsylvania taxpayers, nor in the censuses of 1800, 1810, or 1820. It is quite possible, of course, that she married in France.

The wills of Jefferson Co. do not include a will of Henrietta Offand or Frye Davis, but other records of administrations, settlements, inventories, and divisions of properties left at death might contain some information.

I note that Mr. Moore's letter says his great grandfather was a friend of Kentucky's Governor John Adair, who lived 1757-1840, and was Governor 1820-24. There were too many Moores in Kentucky from its earliest years for us to speculate on which Moore this might have been. Adair's home was in Mercer Co. The 1810 census lists more than 200 Moore/More/Moor households (or adults living alone). All of those listed in Mercer Co. used the spelling More (or the census taker did!) and these are Austin, John, Joseph, Lawson, Lewis, Simon, Thomas, and William. Mr. Moore mentions Hopkinsville (Christian County) as his Kentucky beginnings. The Moores in that county in 1810 were Adam, two Davids, three Johns, John N., Ostin, Samuel, Shadrick, and two Williams. The enclosed photocopy on William Durrett Moore looks like a possibility on first glance, but really doesn't seem to tie in very well with what W. D. Moore said in his letter. Presumably W. D.'s mother was a Davis not a Durrett. We happen to have Christian Co. marriages to 1900, and I do not see any Moore male who married any Davis female.

from 1797

misses

Assuming that any children of Frye Davis would be adults by 1850, I see the 1850 Kentucky census index shows a great many John Davises, including 4 John M. Davis (in Clinton, Cumberland, Lewis, and Union counties) and 86 William Davis (in many counties, 5 of them listed in Jefferson County).

We would be very happy to hear what you know about these families. I am able to help others involved in genealogical research. I am assuming that this is accurate and I am taking the liberty of writing to inquire whether you might be interested. Sincerely yours, the same regard.

We have reason to believe that a daughter of one of the four Tarascon brothers who lived in the Shippingport-Louisville area in the early 1820's, was married to Martin F. Schmidt, Great Grandfather, a Mr. Davis, and that at least two sons, John M. and William, and possibly other children were born to this union.

MFS/jlf

Enclosure Census only shows John A. Tarascon and only gives names of the head of households, but we have a reference to his will (probated in 1825) which indicated that he had four children. We know also of Louis A. Tarascon, but we believe that he remained unmarried. There were two other brothers, E. J. and E. J., but initials are all we know of these gentlemen.

Should you have any information on either the Tarascon wives and daughters, or the Mr. Davis we believe one of them married, or if you could direct us to others who might have this information, we would certainly appreciate your sharing it with us. I am inclosing a stamped self-addressed envelope to aid your reply.

We would also be very happy to furnish what we have of the decedents of the Davis-Tarascon union to anyone there who would be interested.

Sincerely:

Mrs. Robert N. Cox
Mrs. Robert N. Cox

The Filson Historical Society

Tarascon

Route 3, Box 221
Scottsboro, Alabama 35768
November 23, 1979

The Filson Club
118 West Breckinridge
Louisville, Kentucky 40203

Dear Sir or Madam:

A friend has mentioned to us that your organization is sometimes able to help others involved in genealogical research. I am assuming that this is accurate and I am taking the liberty of writing to inquire whether you might help us in the same regard.

We have reason to believe that a daughter of one of the four Tarascon brothers who lived in the Shippingport-Louisville area in the early 1820's, was married to our Great, Great, Great Grandfather, a Mr. Davis, and that at least two sons, John M. and William, and possibly other children were born to this union.

The 1820 Census only shows John A. Tarascon and only gives names of the head of households, but we have a reference to his will (probated in 1825) which indicated that he had four children. We know also of Louis A. Tarascon, but we believe that he remained unmarried. There were two other brothers, L. J. and H. J., but initials are all we know of these gentlemen.

Should you have any information on either the Tarascon wives and daughters, or the Mr. Davis we believe one of them married, or if you could direct us to others who might have this information, we would certainly appreciate your sharing it with us. I am inclosing a stamped self-addressed envelope to aid your reply.

We would also be very happy to furnish what we have of the decedents of the Davis-Tarascon union to anyone there who would be interested.

Sincerely:

Mrs. Robert N. Cox
Mrs. Robert N. Cox

I have inquired of friends about relatives about Robert/Sirley connections. I was told that Maggie Hillary was married Grady Clay in 1961 (now divorced) and she married a Mr. Brown of late years. In recent years, to a descendant, but I do not know his line. She had four sons by Clay, all now in their 30's, but they do not live here.

I was in our quarterly the contact that James McChard was the brother-in-law of John and Louis Tarascon but that I do not know in what way. I do not know what the mother Robert's name by "according to the family history" records records history at the University of Louisville (residence: 402 Brown St. Louisville 40207) and in what way as an ethnology. I do not know if he could recall any of his specific names after several years have passed. Only much, I do not see in the 1810 census way of the names Robert mentions as Tarascon and anything relatives except a John "Sister"

717 South A W Arkansas City, Kansas

Sept 28. 1942.

Tarascon family

REC'D SEP 30 1942

The Filson Club, Louisville Ky.
Miss Lurdie J. Kinkead, Curator.

Dear Miss Kinkead -

Will you please advise me of all data you have on the following persons, for records of their descendants in Special Service

I John M. Offand, & his wife Henrietta, he, I believe was a Doctor, they lived in Shippingport where he died about March 11, 1822, (Will Book 2, page 161.) they had come from France where some if not all their children were born, the wife Henrietta died after 1830 as she was recorded in Federal Census of that year as being 60 but under 70 years of age. Do you have her will or administration of estate, if so please give me names of all heirs. Do you have records of births of any children to them. How may I obtain copy of final settlement by the executor of will of John M. Offand, to learn names of their children.

2. Josephine L. Offand, (believe she was the daughter of above couple) born 1819, possibly in Shippingport, married Henry J. Cummins Dec. 22, 1837 Book 2 page 22, the Offand family were Catholics which may assist in locating records of them. Do you have a record of her birth?

3. The Tarascon family, please give me

all data you have on this family, I am told they too were in Shippingport at an early date about 1800, that they were a well known French family, active in early history of Louisville and the State.

Family tradition says Henrietta wife of John M. Offand was Henrietta Jarascou, daughter of Herwi Jarascou of the town of that name, Jarascou on the Rhone in southern France, a sister of the Jarascous who settled in Shippingport.

Do you have any Revolutionary service records for either Offand or Jarascou. your kindness will be appreciated.

Sincerely,

Essie Cummins Hellyer, Mrs. A. E.
717 South 'D' St.
Arkansas City,
Kansas.

Wilson Historical Society

COMMERCIAL FINANCE CO.

106 EAST TUSCALOOSA STREET
FLORENCE, ALABAMA

MAR 13 1957

, March 10 1957

Mr. Richard H. Hill, Secretary,
Louisville, Ky.

Dear Mr. Hill:

I have your letter of the 8th., and am pleased to know that they are (the documents) worth while.

We can eliminate the Moore family, as they were of Hopkinsville, Ky., since 1801- moved to Hopkinsville from Spartanburg, S.C. My mother was attending school in Kentucky, and she and my father married at Louisville.

My mother's father was John M Davis, a son of Fry Davis mentioned in the little book. As I interpret it, his (Fry Davis) mother was ~~originally~~ a daughter of either John or Louis Tarascon. John & Louis Tarascon were French, originally from Avingon, France, known as the Home of the Bishops. They were Heugenots, and left France and went to Philadelphia, where they were in the ship building business, did well financially, and moved to Shippingport, Ky. I have been informed that their names are mentioned in the archives in Washington. I once had a picture of Louis Tarascon. The letter to Gabriel DeZay written from Paris Oct. 24th/ 1830, was written to him by his Aunt, signed Didirot- my mother told me that she was blind, the reason that one of her daughters wrote the letter, and she only signed. I had the discharge from The Royal French Army of Gabriel DeZay dated, as I recall it, in 1818- given to him when he had decided to go to the U.S. You will note from the translation of his Aunt's letter that they were anticipating his visit to Paris. And it implies that he possessed some money to invest. As my mother told me, the last that they could trace him was to LeHavre, France. He could probably have been killed, for in those days travellers carried their money on their person.

My great grandfather Moore, was a close friend of Gov. Adair.

I am well along in years, and my immediate family have gone unto that unknown land from whose borne no traveller returneth, is why I took the opportunity to forward the documents to you. Some of these days, if I should be so fortunate to take a trip to Kentucky (race season) I shall avail myself of the pleasure of visiting the Filson Club.

Yours very truly,



Society

1981

1933

Addenda to Henry Moore's letter to Marie Davis Loden

Mae Irvine Binger and her son are dead

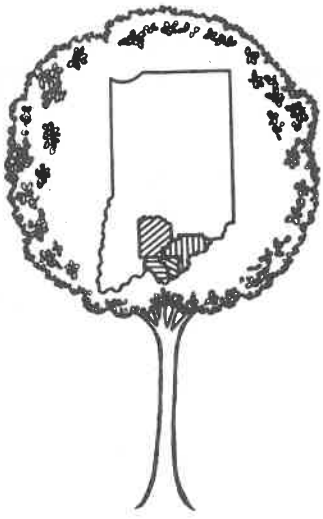
Frank Irvine is dead, his younger daughter
Rose Warren is dead. Her daughter Katherine
Rice Kriebel is living in Philadelphia,
2129 Spruce, and has three sons.
His older daughter, Mae Estine Fowler, is
living in Boston, D. C. 445 Ireland, and has
two daughters and a son, three grand-
daughters

I believe Mr. Moore's daughter, son and
grand daughter are living

Florence Irvine Walden's sons are both dead. One
grandson is living in Florence Ala. I do not
know where the other lives. I think both
have children -

Mae Estine Irvine Fowler

Historical Society



Southern Indiana Genealogical Society

P. O. Box 565
New Albany, Ind. 47150

SPRING GENEALOGY WORKSHOP

Saturday, May 16, 1981 9:00-3:00

TOPIC: Passenger Lists & Naturalization Records
Research and Reference-Special Aids
(American State Papers, etc.)

Presented by: Mrs. Bettie McShane Bumpus
San Diego, California

TOPIC: Migration Routes

Presented by: Mrs. Edna M. Milliken
Frankfort, Kentucky

REGISTRATION FEE: \$ 5.00 per person

WHERE: New Albany-Floyd County Public Library
180 West Spring Street
New Albany, Indiana

EAST ROOM

From the French articles on emigrants to Philadelphia!

? → [Henriette ??] m. John Offord]

Jean Tarascon
m. [1686 or earlier ??]

→ Florent T.
b. 1687
m. 1715
Jeanne Martin

→ Henry T.
b. 1721
m.
Espit Rose-Bellot

① → Jean Henry Florent T.

② Louis Anastase T.
b. 1759
to Phila. 1794

③ Jean Antoine T.
b. 1765 - [d. 1825]
m. 1802

→ Henry
→ Louis
→ Josephine
→ Maurice

Eliz. Bertrand Lappin [d. 1820]
[niece of Louis J. de Colmanil]

Jean-Baptiste
Bertrand de la Foutte
m.
Louise de Colmanil

→ [Eliz's mother m. Wm. Semmon]

Louis Gabriel de Colmanil → John D. Colmanil cousin of
-1871 Eliz (abne)
m. 1816 Amelia Howe
1826 Sarah C Taylor

The Filson Historical Society

The Filson Club

Historical Society

Tarascon

ORGANIZED MAY 15, 1884, FOR COLLECTING, PRESERVING, AND PUBLISHING
HISTORICAL MATERIAL, ESPECIALLY THAT PERTAINING TO KENTUCKY

July 19, 1995

Charles Boewe
320 Fearington Post
Pittsboro, NC 27312

*Copy
dig-corrected*

Dear Charles:

It was nice to hear from you again, and realize we have not seen you for quite some time.

As for your question concerning the exact date of death for Louis A. Tarascon, I am not able to provide.

After a search through what sources we have here ^{on} concerning the Tarascon brothers, it appears that this date has never been determined. I had no trouble finding the death of his brother John Anthony who did die in Louisville on Aug. 11, 1825.

The best source that seems to document the Tarascons in Louisville is a dissertation prepared in 1959 at the University of Louisville by John J. Crnkovich entitled: Tarascon Junr., James Bertroud and Co. and the Development of Shippingport, Ky. In this Crnkovich documents Louis A. Tarascon at various times, but by 1838 he states that he was living in New York, at which time he was trying to establish a farm school for the education of orphan boys and girls. He goes on to say that L.A.T. fades out of sight. He is not listed in the 1840 census index for New York.

In our collection we have the following:

Lewis A. Tarascon

Petition of Lewis A. Tarascon (and others) praying for a opening of a wagon road from the River Missouri, North of the River Kansas to the River Columbia [1824] 12 pgs.

Lewis A. Tarascon

Consideration on some of the matters to be acted on at the next session of the General Assembly of Ky. Louisville, [1824] 39 pgs. Pages 36-39 contains article from The Morning Post of Oct. 8, 1824 "Canal at the Falls of the Ohio"

Lewis A. Tarascon:

Petition presented by Lewis A. Tarascon of Shippingport, Jefferson Co. Ky. to the General Assembly of Ky. at their session 1824, Frankfort [1825] 14 pgs.

If I can be of further assistance, let me know.

Sincerely,

1310 SOUTH THIRD STREET LOUISVILLE, KENTUCKY 40208 (502) 635-5083

July 11, 25

320 Fearington Post
Pittsboro, NC 27312

5 July 1995

Mrs. Nettie Oliver
Reference Specialist
The Filson Club
1310 South Third Street
Louisville, KY 40208

Dear Nettie:

When I suggested to the editors of the forthcoming Oxford Press American National Biography that they ought to include Louis Anastase Tarascon (b. 1759) they assigned me the task of writing the sketch.

As you note from my identifying date, his birth is known but not his death. I am writing to enquire whether, in your vertical file or Huguenot Society materials, you can supply the death date, including month and day if possible. It is possible that he did not live out his life in the Louisville area, since a pamphlet of his is dated from New York in 1837.

This brings me to the second part of my query. When known at all, Tarascon is seldom thought of as a writer. Yet he published a number of pamphlets--one of them, as might be expected, advocating a canal around the Falls of the Ohio. Does the Filson Club library have any of his pamphlets?

And finally, I shall appreciate your suggestion of any secondary sources known to you that might assist in giving depth to my sketch.

Many thanks for your assistance.

Sincerely yours,

Charles

1804 - L.A. in Philadelphia

Charles Boewe

*No will - checked General Index
1832 - ^{L.C.P.} no entry.*

*1820 - only John A. Tarascon - Census Index
~~1870 - none~~*

*1810 Lewis A. Tarrascon - on census
1830 - No Lewis A. in New York. or 1820 -*

** Memorial Hist. of Ga. - pg. 67*

- In 1818 the trustees authorized Robert Breckinridge to buy from Louis Tarascon for the use of the town his set of surveyor's instruments. These had been brought from France by Dr. Tarascon.

signed as best as I can

Tarascom June, James Bertrond & Co. by John G. Carr.
Development of Sheppington, Ky. = 19.
Pg. 22. Louis A. Tarascom, as late as 1825 continued to 21. by
work for ~~the~~ ^{Master:}
Dissertation

P. 33 - Louis A. Tarascom - guardian of John A.'s children
after his death - (died 1825)
until 1830?

Pg. 26 - L. A. Tarascom To his friend ... (Lonsville)
(1836)

1839 - living in New York -
- at which time he was trying to establish
a farm school for the educat. of orphan boys & girls
- At this point L. A. T. fades out of sight.

Historical Society

DEATH NOTICES

from

Louisville Newspapers

1814 to 1842

most of which are in The Filson Club
and The Louisville Free Public Library

Newspaper	Abbrev.
Louisville Daily Journal	LDJ
Western Courier	WC
Ky. Herald and Mercantile Advertiser	KHMA
Louisville Herald and Commercial Gazette	LHCG
The Focus	F
Louisville Public Advertiser	LPA
Louisville Correspondent	LC
Louisville Daily Focus	LDF
Louisville Morning Post	MP
Evening Herald and Commercial Gazette	EHCG
Louisville Journal	LJ
Louisville Gazette	LG

33,338

on Historical Society

Lewis A. Tarascon,

P/328.25
0755
() Consideration on some of the matters to be acted
on with ~~some~~ acting on, at the next session of the
General Assembly of Ky. Lov, Hedges, 1824-

- Contains an article from the 39p.

P/328.25
0755
() - Morning Post of Oct. 8, 1824 "Caval at the
Falls of the Ohio" by Tarascon.

v8 -36-39

P.B
(388.1)
T177

Lewis A. Tarascon

Petition of L. A. T. (and others) praying the
opening of a wagon road from the R. Missouri,
North of the River Kansas. to the River Columbia.
1824. 12p.

P 332

T177

- Petition ~~prop~~ presented by Lewis A. Tarascon
of Sheppensport, Jeff. Co. K. to the General Assembly of Ky.
at their session 1824, Frankfort, 1825 14p.

Lewis A. Tar.

Louisville's French

In Lov. Mag. Vol. 25. no. 1 Jan. P. 18

Newman F. McGinnis -

Tarascon of Sheppensport at the Falls -

in

West Va. History - Vol. 7. no. 2 Jan. 1946 - p. 89

- albot, Isham, Capt., "one of the soldiers of the Revolution...funeral July 31, 1839 from residence of his son, Dr. Talbot, 8th between Market and Main St." Louisville, Died July 30, 1839
LDJ 7/31/1839
- Talbot, Thomas, Esq. died January 28, 1831 at Nashville, Tenn.
LDF 2/4/1831
- Tannehill, Mrs. Margaret, age 73, relict of late Capt. Josiah Tannehill, formerly of Pittsburgh, Pa., and eldest daughter of late John Wilkinson, of Pittsburgh, died Dec. 21, 1839 at residence of her son, Wilkins Tannehill, in Louisville
LDJ 12/23/1839
- Tarascon, John Anthony, died August 11, 1825 at Shippingport (Louisville) age 60, native of France, "for 28 years a useful citizen of our Union...leaving four children, etc." (Obituary)
Brother Louis Anastasius Tarascon
MP 8/16/1825
- Taws, Charles W., Jr. of Louisville, formerly of Philadelphia, died Oct. 8, 1832
Morning Post
LHCG 10/9/1832
- Taylor, Colby, age 4 yrs, 8 mos., son of John G. and Elizabeth Jane Taylor, Aug. 1, 1841
LPA 8/14/1841
- Taylor, Major Edmund H., age 67, died April 13, 1839 near Shepherdsville, Bullitt Co. Ky.
LDJ 4/18/1839
- Taylor, Elizabeth, only dau. of Edmund H. Taylor, Jr., died July 7, 1831 at residence of Maj. Edmund H. Taylor in Portland
LDF 7/11/1831
- Taylor, Hancock, died March 29, 1841 "leaving widow and many children"
LDJ 4/2/1841
- Taylor, James W., age 3 yrs, 7 mos and 17 days., son of John G. and Elizabeth J. Taylor, died Jan. 27, 1842
LPA 2/12/1842
- Taylor, James Thomas, age 10 yrs and 3 days, eldest son of J. H. and Lavenia Taylor, died Aug. 22, 1841
LPA 10/2/1841
- Taylor, Letitia, age 1 yr, 1 mos. and 16 days, dau. of John G. and Elizabeth Jane Taylor, August 1, 1841
LPA 8/14/1841
- Terrill, Dabney, C., late of Louisville, died Aug. 16, 1827 at New Orleans, of yellow fever (Obituary)
F 9/11/1827